

haut placée dans le monde pour l'avoir emporté sur Diana Névil. Elle chercha dans sa mémoire le nom des grandes dames, des riches héritières dont Albert avait parlé devant elle quelquefois ; mais ses conjectures n'aboutirent à rien ; elle demeura persuadée pourtant que c'était dans quelque cour d'Allemagne, pendant son dernier voyage, qu'il avait conçu une passion dont les espérances avaient été d'abord bien incertaines puisqu'il les avait si discrètement gardées pour lui seul. L'étrange détermination qu'il avait prise de passer l'été à P. . . . , la confirma dans ses soupçons ; elle pensa qu'il voulait attendre là le terme de quelque délai imposé par les convenances, et que c'était de là qu'il partirait pour s'aller marier en Allemagne ; elle ne soupçonna pas un seul instant le nom de sa rivale et le véritable motif qui retenait le comte dans un triste village de la Lorraine.

Vers le soir, Albert sortit pour aller chez Mme Vialart ; en approchant de cette demeure, dont il n'apercevait jamais les murailles blanches sans un violent battement de cœur, il fut saisi d'une si douce joie, il sentit en lui de si vives espérances, qu'il fut presque effrayé de son bonheur, de ce bonheur qu'un seul mot de Lucie pouvait à jamais briser.

La jeune femme était encore dans le jardin ; elle n'avait pas entendu venir le comte, et quand elle l'aperçut tout à coup devant elle, un léger cri lui échappa ; elle recula en tressaillant.

Pardon, madame, ma présence vous a troublée ; vous ne m'aviez pas reconnu, dit-il tremblant lui-même.

— Mon Dieu si ! répondit-elle naïvement.

Albert garda le silence ; ce mot était allé au fond de son cœur ; il l'y savoura lentement. Apparemment Mme Vialart pensa qu'il ne l'avait pas compris, car elle ne charcha pas à en atténuer le sens par une explication, et réprimant promptement son trouble, elle ajouta avec un accent voilé et un peu triste qui donnait tant de charme à ses moindres paroles :

— J'ai reçu aujourd'hui un charmant billet de madame votre mère ; elle m'a renvoyé le petit mobilier que j'ai été si contente de pouvoir mettre à sa disposition pendant son séjour ici. Votre départ et sans doute prochain, et vous venez ce soir me faire vos adieux, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

— Non, madame, répondit-il en offrant son bras à la jeune femme pour la ramener vers la maison ; nous restons au contraire, et c'est pour cela que ma mère a fait venir de Bar-le-Duc tout un mobilier ; décidément nous nous établissons à l'auberge de l'Amable-Folie, et j'espère, je crois que nous passerons l'été tout entier en Lorraine.

Mme Vialart ne répondit pas, mais Albert sen-

tit la main qui s'appuyait à son bras peser légèrement, et il lui sembla voir à travers le crépuscule les yeux de Lucie se lever sur lui avec une expression ineffable d'étonnement et de joie ; mais ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair ; la jeune femme détourna la tête et respira profondément comme pour rappeler à elle la vie qu'étouffaient les battements rapides de son cœur ; puis elle continua de marcher lentement, appuyée au bras d'Albert.

Il faisait une de ces nuits tièdes et claires qui ressemblent aux longs crépuscules des jours d'été. Les arbres qui commençaient à verdir ne projetaient pas encore dans le jardin leurs grandes masses obscures ; mais leur jeune feuillage se découpait comme un réseau délicat de dentelle noire sur le bleu transparent du ciel. Déjà les violettes, les primevères, les lilas s'épanouissaient au bas allées, et les pêcheurs, les cerisiers en fleurs répandaient dans l'air une senteur amère et pénétrante.

— Restons ici, dit Albert en arrêtant Lucie au bas du perron, restons, je vous en prie ; cette nuit est si belle !

Elle céda sans résistance ; le comte s'assit presque à ses pieds ; il était si heureux en ce moment qu'il craignit de laisser paraître son bonheur. Il le renferma silencieux et recueilli au fond de son âme. Lucie semblait affaissée sous l'influence de ses propres émotions ; ses main étaient jointes sur ses genoux, et elle regardait le ciel dans une attitude de rêveuse contemplation et de tacite prière. Albert la comprenait en ce moment une sorte d'intention lui révélait les élans, les vagues désirs, l'intime bonheur qu'elle éprouvait ; mais le passé de cette femme restait pour lui couvert d'une ombre impénétrable ; il ne devinait pas quels troubles, quels revers avaient pu priver son avenir et la jeter en dehors du monde.

Un moment il pensa que quelque grande peine de cœur devait l'avoir frappée, que son premier amour avait été trahi, ou bien qu'elle avait vu mourir celui qu'elle aimait. Mais il y avait dans la physionomie de Lucie quelque chose de chaste qui démentait ces suppositions ; en la regardant, on sentait que ce n'était pas les passions qui avaient attristé ce front si pur et fait couler des larmes de ces yeux d'une expression ordinairement si calme. Albert cherchait vainement le secret de cette existence dont il voyait si complètement un côté ; il était comme un homme qui lit avidement une page déchirée dont il ne peut parvenir à trouver le commencement.

Tous deux restèrent longtemps silencieux et absorbés dans les mêmes impressions ; heureux de respirer ensemble cet air chargé de vague parfum, au milieu de la solitude et du calme d'une